

Jean Lacoste | La Quinzaine littéraire |  
n° 1129, 1er au 15 juin 2015

« Si Peau d'âne m'était conté... » C'est au travail de collecte de personnalités comme le folkloriste Achille Millien que nous pouvons encore prendre un « plaisir extrême » aux contes hérités d'un monde rural disparu.

Achille Millien, jusqu'à sa mort en 1927, a réalisé dans la discrétion une impressionnante collecte de chants, de contes, de légendes, de coutumes et de croyances du Nivernais et du Morvan (cette modeste, mais rude, avancée granitique du Massif central dans le calcaire de l'Île de France). De son vivant, il n'a tiré de cette documentation que trois volumes de chants (publiés avec les airs notés par le musicien Jean-Grégoire Pénavaire, en 1906, 1908 et 1910), mais a laissé une masse considérable de documents, exploitée par la suite par le folkloriste Paul Delarue, et qui a considérablement enrichi le folklore français dans son ensemble. Achille Millien est né en 1838 à Beaumont-la-Ferrière, un village proche de la forêt domaniale des Bertranges, dans le Nivernais. C'est l'enfant naturel d'un père bourgeois, percepteur enrichi par des spéculations, et d'une domestique, une femme douce et aimante qui compta énormément pour lui. L'enfant est reconnu, cependant, et les parents se marient deux ans plus tard. Sans faire de la psychologie facile, on peut penser que, par le soin et la passion qu'il a mis dans son travail de collecte – il y a consacré sa vie, son argent et sa santé –, Achille Millien – lui, le bourgeois qui vit de ses rentes, grâce à l'héritage laissé par le père, mort en 1859 – a voulu rendre une sorte d'hommage aux origines populaires de sa mère. Disons que c'est en souvenir d'une enfance heureuse qu'il préserve et classe ce « trésor » de littérature orale, recueilli dans les fermes, les cures et les cafés.

Il est tentant de voir dans ces contes l'expression authentique d'un monde archaïque, mais il se pourrait tout aussi bien que, dans leur formulation sobre, elliptique, sans fioritures, ils ne

soient que la forme dégradée de contes savants, venus d'ailleurs, comme telle évocation de la lampe magique d'Aladin ou, dans « Gâtée ma mie », une variation brève et angoissante sur Barbe-Bleue.

Achille Millien appartient au mouvement régionaliste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; il défend sa petite patrie nivernaise (qui, selon lui, ne fait nullement partie de la Bourgogne) ; il cherche à faire vivre une vie littéraire en province, en publiant de nombreux poèmes (La Moisson, 1860), aimablement qualifiés de « Géorgiques » modernes par Hugo ; il réunit des écrivains locaux et publie une Revue du Nivernais. Mais, en même temps, par un beau paradoxe, il découvre, admire et fait connaître des chants populaires de l'Europe entière, des contes serbes, grecs ou russes. Conscient de l'universalité des contes, il a une vision européenne ; d'autres suivront, élargissant encore l'horizon avec la notion de morphologie. On retrouve ici, à chaque page, les « contes types » les plus connus, Cendrillon, Le Petit Poucet, avec de multiples variantes, toujours sous une forme sèche, elliptique, malicieuse, brutale : deux lignes suffisent à tuer les méchants et à faire triompher les héros.

On y rencontre des « charbonniers » qui fabriquent du charbon de bois au fond de la forêt, des pêcheurs de carpes, des paysans que la misère pousse à abandonner leurs enfants, des belles-mères cruelles, mais aussi des ours, des renards et des oiseaux, merles ou pigeons, qui naturellement parlent, des princes benêts et des princesses ensorcelées, des rois aveugles et des marraines bienveillantes, des ogres affamés et des « physiciens » (des magiciens), et le Diable, pour faire bonne mesure. Un univers traditionnel, familial, immémorial et pourtant daté, sans lequel notre imaginaire serait plus pauvre. On entend encore l'éclat de rire de la narratrice à la chute du conte.